

sessions espagnoles et hollandaises, fondent habituellement sur les côtes des Philippines, y portent la destruction, et en arrachent des milliers de chrétiens qu'ils réduisent en servitude. Cette piraterie est rarement punie; parce que les Espagnols, partagés en quatre factions, connues sous le nom de *Castillans*, de *Galiciens*, de *Montagnards* et de *Biscayens*, uniquement occupés de la haine qui les tourmente, voient d'un œil indifférent tout ce qui est étranger à leurs divisions. Un si mauvais esprit a toujours de plus en plus enhardi les Malais. Déjà ils ont chassé l'ennemi commun de plusieurs îles. Tous les jours ils le resserrent davantage; et bientôt ils se verront maîtres de sa possession, s'ils ne sont prévenus par quelque nation européenne plus puissante ou plus active que celles qu'ils combattent.

En 1762, les Anglais s'emparèrent des Philippines avec une facilité qu'ils n'avaient pas espérée. Si les traités leur arrachèrent leur proie, ce fut sans étouffer peut-être l'ambition de la ressaisir lorsque l'occasion s'en présenterait. D'autres peuples peuvent également aspirer à cette conquête pour en faire le centre de leur empire dans les mers et sur le continent des Indes.

Les Espagnols seront donc probablement chassés des Philippines. Il y a des politiques qui pensent que ce ne serait pas un mal; et cette opinion est fort ancienne. A peine les Philippines eurent-elles ouvert leur communication avec l'Amérique

qu'on parla de les abandonner, comme nuisibles aux intérêts de la métropole. Philippe II et ses successeurs ont constamment rejeté cette proposition, qui a été renouvelée à plusieurs reprises. Peut-être ces monarques ont-ils eu des idées plus élevées que leur nation et que leurs ministres. Mais, en conservant ces îles, il fallait les rendre utiles à l'Espagne. On le pouvait aisément en ouvrant à ses négocians la route de l'Asie. Vainement a-t-on opposé aux hommes d'état partisans de ce système que l'Inde, fournissant des étoffes de soie, des toiles de coton, supérieures à celles de l'Europe pour le fini, pour les couleurs, surtout pour le bas prix, les manufactures nationales n'en pourraient soutenir la concurrence, et seraient infailliblement ruinées. Cette objection, qui peut être de quelque poids chez certains peuples, leur a paru tout-à-fait frivole dans la position où était leur patrie.

En effet, les Espagnols s'habillent, se meublent d'étoffes, de toiles étrangères. Ces besoins continuels augmentent nécessairement l'industrie, les richesses, la population, les forces de leurs voisins. Ceux-ci abusent de ces avantages pour tenir dans la dépendance la nation qui les leur procure. Ne se conduirait-elle pas avec plus de sagesse et de dignité si elle adoptait les manufactures des Indes? Outre l'économie et l'agrément qu'elle y trouverait, elle parviendrait à diminuer une prépondérance dont elle sera tôt ou tard la victime.

XVI.  
Ce que les  
Philippines  
pourraient  
devenir.

Les inconvéniens presque inséparables des nouvelles entreprises sont levés d'avance. Les îles que l'Espagne possède sont situées entre le Japon, la Chine, la Cochinchine, Siam, Bornéo, Célèbes, les Moluques, et à portée d'entrer en liaison avec ces différens états. Leur éloignement du Malabar, du Coromandel et du Bengale ne les empêcherait pas de protéger efficacement les comptoirs qu'on croirait avantageux de former sur ces côtes industrielles. Elles seraient d'ailleurs garanties par de vastes mers des ravages qui désolent si souvent le continent, et facilement préservées de la tentation délicate de prendre part à ses divisions.

Cette distance n'empêcherait pas que la subsistance de l'archipel ne fût assurée. Il n'y a pas dans l'Asie de contrée plus abondante en fruits, en sagou, en cocotiers, en plantes nourissantes de toutes les espèces.

Le riz, que dans la plus grande partie des Indes il faut, à force de bras, arroser deux fois par jour jusqu'à ce que le grain en soit bien formé, est d'une culture plus facile aux Philippines. Semé sur le bord des rivières ou dans les plaines qu'on couvre d'eau lorsqu'on le veut, il donne par an deux récoltes abondantes, sans qu'on soit obligé de s'en occuper jusqu'à ce que le moment de le cueillir soit arrivé.

Tous les grains de l'Europe réussissent dans ces îles. Elles en fourniraient aux navigateurs, quel-

que multipliés qu'ils fussent, si la négligence et la tyrannie du gouvernement n'avaient condamné la plupart des terres à une honteuse stérilité.

Le nombre des troupeaux est un sujet d'étonnement pour tous les voyageurs. Chaque communauté religieuse a des prairies de vingt-cinq à trente lieues couvertes de quarante, de cinquante mille bœufs. Quoiqu'ils ne soient pas gardés, ils franchissent rarement les rivières et les montagnes qui servent de limites à ces possessions. Ceux qui s'égarerent sont facilement reconnus à la marque des différens ordres imprimée avec un fer chaud, et l'on ne manque jamais de les restituer à leurs légitimes maîtres. Depuis l'invasion des Anglais et les ravages qui en furent la suite, les bêtes à cornes sont moins communes, mais elles sont toujours très-multipliées.

Avant 1744, les Philippines ne voyaient croître dans leur sein fécond aucun de nos légumes. A cette époque, Mahé de Villebague y en porta des graines. Toutes ces plantes utiles avaient prospéré lorsque, après huit mois, le cultivateur, que les intérêts de son commerce appelaient ailleurs, légua son jardin à un autre Français fixé dans ces îles. Les Espagnols, qui n'avaient pu voir sans jalousie qu'un étranger leur montrât la route où ils auraient dû entrer depuis deux siècles, s'élevèrent avec tant de violence contre l'héritier de ses soins, que, pour rétablir le calme, le ministère public se crut obligé de faire arracher ces

racines salutaires. Heureusement les Chinois, occupés sans relâche de ce qui peut contribuer à leur fortune, les avaient conservées à l'écart. Peu à peu on s'est familiarisé avec une innovation si avantageuse, et c'est aujourd'hui une des meilleures ressources de la colonie.

Tel est donc un des effets de la haine nationale. On aime mieux se priver d'un bien que de le devoir à des étrangers, mais particulièrement aux Français, plus haïs que tous les autres, malgré la liaison des deux gouvernemens. D'où naît cette antipathie ?

Voyagez beaucoup, et vous ne trouverez pas de peuple aussi doux, aussi affable, aussi franc, aussi poli, aussi spirituel, aussi galant que le Français. Il l'est quelquefois trop ; mais ce défaut est-il donc si grand ? Il s'affecte avec vivacité et promptitude, et quelquefois pour des choses très-frivoles, tandis que des objets importans ou le touchent peu, ou n'excitent que sa plaisanterie. Le ridicule est son arme favorite, et la plus redoutable pour les autres et pour lui-même. Il passe rapidement du plaisir à la peine, et de la peine au plaisir. Le même bonheur le fatigue. Il n'éprouve guère de sensations profondes. Il s'engoue, mais il n'est ni fantasque, ni intolérant, ni enthousiaste. Il se soucie fort peu de la religion. Il respecte le sacerdoce sans l'estimer ni le révéler. Il ne se mêle jamais d'affaires d'état que pour chaussonner ou dire son épigramme sur les ministres. Cette légè-

reté est la source d'une espèce d'égalité dont il n'existe aucune trace ailleurs. Elle met de temps en temps l'homme du commun qui a de l'esprit au niveau du grand seigneur. C'est en quelque sorte un peuple de femmes ; car c'est parmi les femmes qu'on découvre, qu'on entend, qu'on aperçoit à côté de l'inconséquence, de la folie et du caprice, un mouvement, un mot, une action forte et sublime. Il a le tact exquis, le goût très-fin ; ce qui tient au sentiment de l'honneur, dont la nuance se répand sur toutes les conditions et sur tous les objets. Il est brave. Il est plutôt indiscret que confiant, et plus libertin que voluptueux. La sociabilité qui le rassemble en cercles nombreux, et qui le promène en un jour en vingt cercles différens, use tout pour lui en un clin-d'œil, ouvrages, nouvelles, modes, vices, vertus. Chaque semaine a son héros, en bien comme en mal. C'est la contrée où il est le plus facile de faire parler de soi, et le plus difficile d'en faire parler long-temps. Il aime les talens en tout genre ; et c'est moins par les récompenses du gouvernement que par la considération populaire qu'ils se soutiennent dans son pays. Il honore le génie. Il se familiarise trop aisément ; ce qui n'est pas sans inconvénient pour lui-même et pour ceux qui veulent se faire respecter. Le Français est avec vous ce que vous désirez qu'il soit ; mais il faut se tenir avec lui sur ses gardes. Il perfectionne tout ce que les autres inventent. Tels sont les

traits dont il porte l'empreinte plus ou moins marquée dans les contrées qu'il visite, plutôt pour satisfaire sa curiosité que pour ajouter à son instruction. Aussi n'en rapporte-t-il que des prétentions. Il est plus fait pour l'amusement que pour l'amitié. Il a des connaissances sans nombre, et souvent il meurt seul. C'est l'être de la terre qui a le plus de jouissances et le moins de regrets. Comme il ne s'attache à rien fortement, il a bientôt oublié ce qu'il a perdu. Il possède supérieurement l'art de remplacer, et il est secondé dans cet art par tout ce qui l'environne. Si vous en exceptez cette prédilection offensante qu'il a pour sa nation, et qu'il n'est pas en lui de dissimuler, il me semble que le jeune Français, gai, léger, plaisant et frivole, est l'homme aimable de sa nation; et que le Français mûr, instruit et sage, qui a conservé les agrémens de sa jeunesse, est l'homme aimable et estimable de tous les pays.

Cependant la plupart des peuples ont de l'éloignement pour le Français; mais il est insupportable aux Espagnols, à ceux principalement qui ne sont pas sortis des bornes de leur domination par des vertus, des vices, un caractère, des manières qui contrastent parfaitement avec leurs vertus, avec leurs vices, avec leur caractère, avec leurs manières. Cette aversion paraît même avoir plus d'énergie depuis le commencement du siècle. On serait porté à soupçonner que la France

est regardée par la nation à laquelle elle a donné un roi avec ce dédain qu'a pour la famille de sa femme un homme de qualité qui s'est mésallié. S'il en est ainsi, le préjugé ne sera détruit que lorsque les Bourbons auront été naturalisés en Espagne par une longue suite de règnes florissans.

Revenons aux Philippines.

Indépendamment de ce qui sert à la nourriture des naturels du pays et des conquérans, ces îles offrent un grand nombre d'objets propres au commerce d'Inde en Inde: le tabac, le riz, le rotin, la cire, les huiles, les cauris, l'ébène, le poisson séché, les résines, les bois de sapan; mais plus particulièrement ces nids d'oiseau, ces nerfs de cerf desséchés, ces biches de mer que tous les peuples de l'Asie, surtout les Chinois, recherchent si avidement.

Jusqu'ici l'on n'a cultivé le sucre que pour la consommation de la colonie. La crainte de le voir un peu renchérir en a fait défendre l'exportation sous des peines graves. Cet aveuglement ne saurait durer. Bientôt il sera permis de fournir à la plus grande partie de l'Asie une production à laquelle le sol des Philippines est très-favorable. On y joindra le fer.

Il est abondant et d'une qualité supérieure dans tout l'archipel. Cependant on n'en avait jamais ouvert aucune mine, lorsque, vers l'an 1768, Simon de Auda s'avisait heureusement d'établir des forges. Le succès en eût été plus assuré, si ce

gouverneur actif eût commencé moins d'ouvrages à la fois ; s'il eût laissé mûrir un peu plus ses projets ; s'il eût employé , pour faire réussir ses entreprises , des moyens plus conformes à l'humanité et à la justice.

L'excellent cuivre répandu dans plusieurs des Philippines ne mérite pas moins l'attention du gouvernement. Ce métal sert dans les Indes aux vases du culte public , à des ustensiles d'un usage journalier , à des monnaies qu'il faut renouveler sans cesse , parce que le peuple ne montre pas moins d'empressement à les enterrer qu'en ont les hommes riches pour enfouir des trésors plus précieux. Les Hollandais tirent du Japon de quoi fournir à tous ces besoins. Ils perdront nécessairement cette branche de leur commerce , si l'Espagnol, sorti de sa léthargie, ose entreprendre de lutter contre eux.

Les Philippines ont sur les autres colonies européennes l'avantage de posséder de l'or. Cependant il n'en fut jamais ouvert aucune mine , malgré les pressantes sollicitations de la cour de Madrid , malgré ses décrets de 1558 et de 1736 pour y encourager ses sujets. Les Espagnols sont trop pauvres ou trop indolens pour se livrer à des entreprises qui exigeraient de grandes avances , des travaux assidus ; et les Indiens se bornent à ramasser les faibles parties de ce précieux métal que les pluies , les torrens , les rivières ont détachées des montagnes. Cette espèce de récolte

peut monter annuellement à un million de livres. Elle est livrée à vil prix aux missionnaires, qui eux-mêmes la revendent le plus souvent aux alcades chargés de régir les provinces.

Les Philippines ne seraient pas réduites à désirer que les navigateurs étrangers vinssent chercher leurs productions. Comme elles fournissent en abondance tous les matériaux d'une marine bien ordonnée , leurs habitans pourraient fréquenter tous les marchés , et ajouter le bénéfice du fret à ses autres avantages.

Cette activité préparerait les liaisons de la colonie avec sa métropole. Dans le chaos où sont plongées les Philippines , il n'est pas aisé de voir ce qu'elles pourraient fournir un jour à l'Espagne. Actuellement elles lui offrent de l'alun , des peaux de buffle , de la casse , des bois de teinture , du salpêtre , de l'écaille de tortue , de la nacre de perle , que le Chinois a achetée jusqu'ici pour la revendre dans Canton aux Européens le triple de ce qu'elle lui coûtait ; du cacao qui , quoique venu du Mexique , n'a pas dégénéré ; de l'indigo , que la nature brute produit libéralement. Un homme éclairé voulut essayer en 1750 de donner à cette riche plante tout ce qu'elle pouvait recevoir de perfection par la culture. On s'éleva généralement et avec fureur contre cette nouveauté. Il fallut que le marquis d'Obando , alors gouverneur , prît ce citoyen sous sa sauvegarde , et lui assignât un terrain fermé où il pût conti-

nuer avec sûreté ses opérations. Les expériences furent toutes très-heureuses; et depuis cette époque l'on s'occupe, mais avec trop peu de vivacité, d'une teinture si précieuse.

Si une inertie particulière à l'Espagne n'avait arrêté ses progrès en tout, il y a deux siècles qu'elle aurait naturalisé sur son territoire, si voisin des Moluques, les épiceries. Peut-être l'aurait-on vue partager avec les Hollandais cette source de richesses. Ce serait une nouvelle faute que différer plus long-temps une expérience dont le plus grand inconvénient est d'être inutile.

Cette couronne pourrait être excitée par l'excellente qualité du coton qu'on cultive dans les Philippines, à y élever, avec le secours des habitans du continent, de belles et nombreuses manufactures. En attendant le succès toujours lent des nouvelles entreprises, même les mieux combinées, l'Espagnol achèterait dans les marchés étrangers les soieries, les toiles, les autres productions de l'Asie convenables pour sa patrie, et il les obtiendrait à meilleur marché que ses concurrens. C'est avec l'argent tiré d'Amérique que tous les peuples de l'Europe négocient aux Indes. Avant que ce précieux métal soit arrivé à sa destination, il a dû payer des droits considérables, faire des détours prodigieux, courir de grands risques. En l'envoyant directement du Nouveau-Monde aux Philippines, les Espagnols

gagneront sur l'imposition, sur le temps, sur les assurances; de sorte qu'en donnant en apparence la même somme que les nations rivales, ils paieront réellement moins cher qu'elles.

Si le plan tout simple qu'on s'est permis de tracer s'exécutait jamais, les Espagnols fixés en Asie sortiraient nécessairement et pour toujours de l'indolente dissolution où ils croupissent depuis deux siècles. Les peuples assujettis béniraient un gouvernement devenu juste, et ceux qui combattent encore pour leur indépendance se rangeraient en foule sous des lois sages. Les peuples voisins, que l'orgueil et l'injustice ont repoussés des ports que leurs pères avaient fréquentés, tourneraient leurs voiles vers des rades où se réuniraient l'industrie et la concorde. Les navigateurs chrétiens ne seraient plus exclus des marchés où une utilité réciproque les appelle si impérieusement, et réduits à couvrir leurs opérations d'un pavillon indien ou mahométan. Les négocians européens, qui gémissent dans les liens du monopole sur les mers des Indes, porteraient leur activité, leurs lumières et leurs capitaux dans un asile heureux et libre. La colonie cesserait d'être à charge à l'Espagne, et deviendrait un des plus beaux établissemens du monde.

Cette révolution ne saurait être l'ouvrage d'une compagnie exclusive. Depuis plus de deux siècles que les Européens fréquentent les mers d'Asie,

ils n'ont jamais été animés d'un esprit vraiment louable. En vain la société, la morale, la politique ont fait des progrès parmi nous ; ces pays éloignés n'ont vu que notre avidité, notre inquiétude, notre tyrannie. Le mal que nous avons fait aux autres parties du monde a été quelquefois compensé par les lumières que nous y avons portées, par de sages institutions que nous y avons établies. Les Indes ont continué à gémir dans leurs ténèbres et sous leur despotisme sans aucun effort de notre part pour les délivrer de ces fléaux terribles. Si les différens gouvernemens avaient eux-mêmes dirigé les démarches de leurs négocians libres, il est vraisemblable que l'amour de la gloire se serait joint à la passion des richesses, et que plus d'un peuple aurait tenté des choses capables de l'illustrer. Des vues si nobles et si pures ne pouvaient entrer dans l'esprit d'aucune compagnie de négocians. Resserrées dans les bornes étroites d'un gain présent, elles n'ont jamais pensé au bonheur des nations avec qui elles faisaient le commerce, et on ne leur a pas fait un crime d'une conduite à laquelle on s'attendait.

Combien il serait honorable pour l'Espagne de se montrer sensible aux intérêts du genre humain et de s'en occuper ! Elle commence à secouer le joug des préjugés qui l'ont tenue dans l'enfance malgré ses forces naturelles. Ses sujets n'ont pas encore l'âme avilie et corrompue par la contagion des richesses, dont leur indolence même et

la cupidité de leur gouvernement les ont heureusement sauvés. Cette nation doit aimer le bien ; elle le peut connaître : elle le ferait sans doute, elle en a tous les moyens dans les possessions que ses conquêtes lui ont données sur les plus riches pays de la terre. Ses vaisseaux, destinés à porter la félicité dans les contrées les plus reculées de l'Asie, partiraient de ses différens ports et se réuniraient aux Canaries, ou continueraient séparément leur chemin, suivant les circonstances. Ils pourraient revenir de l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance, mais ils s'y rendraient par la mer du Sud, où la vente de leur cargaison augmenterait de beaucoup leurs capitaux. Cet avantage leur assurerait la supériorité sur leurs concurrens, qui en général naviguent à faux fret et ne portent guère que de l'argent. La rivière de la Plata leur fournirait des rafraîchissemens, s'il en était besoin. Ceux qui pourraient attendre ne relâcheraient qu'au Chili, ou même seulement à Juan-Fernandès.

Cette île délicieuse tire son nom d'un Espagnol qui la découvrit en 1574, et qui, après y avoir formé un établissement, prit le parti de l'abandonner. Elle se trouve à cent dix lieues de la terre ferme du Chili. Sa plus grande longueur n'est que d'environ cinq lieues, et elle n'a pas tout-à-fait deux lieues de largeur. Dans un espace si borné et un terrain très-inégal on trouve un beau ciel, un air pur, des eaux excellentes,

tous les végétaux spécifiques contre le scorbut. L'expérience a prouvé que les grains, les fruits, les légumes, les quadrupèdes de l'Europe et de l'Amérique y réussissaient admirablement. Les côtes sont fort poissonneuses. Tant d'avantages sont couronnés par un bon port. Les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents, excepté de celui du nord; mais il n'est jamais assez violent pour leur faire courir le moindre danger.

Ces commodités ont invité tous les corsaires qui voulaient infester les côtes du Pérou par leurs pirateries à relâcher à Juan-Fernandès. Anson, qui portait dans la mer du Sud des projets plus vastes, y trouva un asile également commode et sûr. Les Espagnols, convaincus enfin que leur attention à détruire les bestiaux qu'ils y avaient jetés n'était pas une précaution suffisante pour en écarter leurs ennemis, prirent en 1750 le parti de la peupler. Malheureusement on plaça la nouvelle colonie dans un terrain trop bas, et des cent soixante-onze personnes de tout âge et de tout sexe qui la formaient, trente-cinq furent englouties six ans après par les vagues de l'Océan irrité qui avait franchi ses bornes. Ceux qui avaient échappé aux flots furent placés sur une hauteur qui domine le port, et pour leur sûreté on éleva une petite fortification défendue par une garnison de soixante-six hommes. Il s'agissait de pourvoir à leurs besoins. Tous les bâtimens employés au commerce du Pérou avec le Chili se virent d'a-

bord contraints de relâcher à Juan-Fernandès. Cette tyrannie ne pouvait pas durer, et le gouvernement se déterminà à y envoyer lui-même deux navires chaque année. Ce poste deviendra un entrepôt important, si la cour de Madrid ouvre enfin les yeux à la lumière.

De plus grands détails seraient superflus. On ne peut s'empêcher de voir combien les idées que nous ne faisons qu'indiquer seraient avantageuses au commerce, à la navigation, à la grandeur de l'Espagne. Il n'est pas possible que les liaisons que la Russie entretient par terre avec la Chine s'élèvent jamais à la même importance.

Entre ces deux empires est un espace presque égal à l'Europe entière, connu dans les premiers âges sous le nom de Scythie, et depuis sous celui de Tartarie. Prise dans toute son étendue, cette région comprend le pays renfermé entre la mer Glaciale et le Caucase, entre le Kamtchatka et la Russie. Une partie de ces contrées est soumise à l'empire des Chinois; une autre reçoit ses lois des czars; la troisième est indépendante, sous le nom de Kharisme, de grande et de petite Boukharie.

C'est le terrain le plus élevé de l'Asie. De son sein partent l'Indus, le Gange, le Hoang ou fleuve jaune, l'Oby et l'Ienisseï, l'Irtich, la Lena, beaucoup d'autres rivières moins connues et moins fréquentées. On a soupçonné que ce climat, maintenant très-froid, fut autrefois

XVII.  
Notions gé-  
nérales sur la  
Tartarie.